

DÉBATS

ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC FETHI BENSLAMA

LE SURMUSULMAN ET LA MORT

Par quelle immense force d'attraction des jeunes sont-ils conduits à se donner la mort au nom de l'islam ? C'est le problème qui hante le nouvel essai du psychanalyste : "Un furieux désir de sacrifice"

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE LEMONNIER
ILLUSTRATIONS FORTIFEM



Entretien exclusif avec Fethi Benslama

Le surmusulman et la mort

Membre de l'Académie tunisienne, **Fethi Benslama** est psychanalyste et professeur de psychopathologie à l'université Paris-Diderot. Il est l'auteur d'essais importants tels que « la Psychanalyse à l'épreuve de l'islam » (Flammarion, 2004) et « la Guerre des subjectivités en islam » (Lignes, 2014). Il a récemment dirigé l'ouvrage « l'Idéal et la Cruauté. Subjectivité et politique de la radicalisation » (Lignes, 2015).

Le 12 mai, il publie aux éditions du Seuil :

« Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman ».

De même que depuis Freud on parle du « surmoi » de l'homme, vous parlez du « surmusulman » pour rendre compte de la tendance chez certains musulmans à une forme de surenchère religieuse, mais qui travaille au fond l'ensemble du monde islamique. Comment en êtes-vous venu à élaborer cette notion ?

Le spectre du surmusulman a commencé à m'effleurer durant mes quinze années d'activité clinique en Seine-Saint-Denis. J'ai alors vu en consultation des musulmans, qui vivaient jusque là d'une manière tranquille et traditionnelle leur rapport à l'islam, plonger dans d'infinis tourments, se mettant à croire qu'ils étaient « insuffisamment musulmans », et plus que ça, à se sentir dans une situation de défection par rapport à leur religion. Ils étaient agités par un profond sentiment de culpabilité et le désir de retrouver une dignité perdue, et se mettaient en devoir d'être « plus musulmans » qu'ils ne l'étaient, en endossant les stigmates et la revendication d'une justice identitaire. On parlait d'« intégrisme » à l'époque. Lorsqu'ensuite j'ai étudié de plus près le discours de l'islamisme et sa genèse, le motif de « l'idéal islamique blessé » s'est dégagé comme le lieu d'un appel à la réparation, voire à la vengeance, par la religion. C'est donc ce croisement du clinique et du social qui m'a fait apparaître le surmusulman, comme figure qui peut exister sous forme de tendance ou trouver différentes incarnations, et qui consiste à vouloir être plus musulman que l'on est et sortir d'un sentiment de honte par un excès de ferveur religieuse.

Comment l'islamisme a-t-il historiquement généré cette figure ?

Le monde musulman est en guerre depuis plus d'un siècle. Il a subi des expéditions militaires et il connaît partout une guerre civile larvée ou déclarée. Cet état de belligérance permanent a produit ce que nous voyons aujourd'hui : des sociétés brisées et dans certains cas autodétruites. Mais la « scène primitive de l'islamisme » remonte à l'Expédition d'Égypte par Napoléon et la rencontre violente avec la puissance occidentale. Ce choc traumatique va générer une guerre à l'intérieur de l'Islam entre les partisans des Lumières et ceux qui y voient la destruction de leur civilisation. Si certaines élites vont chercher à s'approprier

l'invention politique européenne de la distinction des pouvoirs en la pensant conciliable avec l'islam conçue comme foi et éthique, – et cela a donné lieu au grand mouvement de réforme de la Nahda au XIXe siècle –, la réaction de beaucoup d'autres est celle du refus. Ce sont les anti-Lumières. Le coup décisif pour la naissance de l'islamisme est ensuite donné avec l'effondrement de l'empire ottoman en 1924, vécu comme destruction de l'idéal islamique. Emerge alors un sentiment de trahison et d'humiliation, un peu comparable à celui qu'éprouve l'Allemagne après la défaite de la Première guerre mondiale. Dès 1928, l'islamisme apparaît sous la première structure des Frères musulmans. Son idée est d'opposer à l'Occident inventeur du politique, soit de la vie commune sans Dieu, un retour à la religion comme ayant réponse à tout (c'est le slogan des Frères). L'injonction à devenir un « surmusulman » découle de cela. Dès le départ, l'islamisme est donc une utopie antipolitique. A cet égard, je trouve que la définition de l'islamisme comme « islam politique » a fait barrage à la véritable compréhension de sa visée fondamentale qui est la fabrication d'une puissance ultra-religieuse qui renoue avec le sacré archaïque et la dépense sacrificielle. Ce sont des conceptions dont l'Europe a perdu le souvenir de la puissance sans mesure... Le fondamentalisme n'est évidemment pas propre au monde musulman. Olivier Roy et Marcel Gauchet ont montré comment l'islam radical est un cas du fondamentalisme qui touche un grand nombre de religions dans le monde, sous l'effet de la destruction de la tradition par la modernité. La particularité de l'islam, c'est que, du fait des guerres, une partie de son fondamentalisme a été armé.

L'islamisme a également beaucoup joué sur l'idée que la fin de l'Empire califal aurait mis en péril le rapport de chaque musulman à la « oumma », envisagée comme une « matrice » qui a volé en éclats et qu'il faudrait ressouder. C'est aujourd'hui un thème fort, et anxiogène, du point de vue identitaire musulman.

C'est le grand égarement de l'islamisme que d'entretenir l'illusion qu'à la communauté religieuse doit correspondre un empire. Car la *oumma* pour les musulmans, c'est la communauté spirituelle. Il se trouve que dans l'histoire du monde musulman, à celle-ci a effectivement correspondu un Empire. Mais celui-ci s'est effondré et sa reconstitution est impossible. Les musulmans doivent se séparer de cette idée. Il y a eu des empires, un empire romain, un empire français, un empire anglais sur lequel on disait que le soleil ne se couchait jamais... L'empire est fini, cela n'empêche pas les Anglais d'avoir une grande civilisation. L'association entre l'empire romain et le christianisme a été défaite, et le christianisme a continué d'exister. La France a plus de mal, elle aussi, à se sortir du passé de l'empire, qu'elle traîne comme un membre-fantôme. Chaque jour un homme politique se lève pour dire « la France doit retrouver sa grandeur ». Elle n'a pourtant pas besoin de l'empire pour cela. La civilisation française existe, elle est flagrante devant nous, vraiment grande en elle-même, par sa culture, son raffinement... Il faut donc que les musulmans lâchent à leur tour cette illusion de l'Empire, et qu'ils reconnaissent que le leur a été vaincu. Il y a des défaites beaucoup plus honorables que certaines victoires et des victoires qui sont des victoires de salauds.

Certains, on le voit, préfèrent néanmoins mourir pour un « califat » autoproclamé. En quoi le genre de mort qu'est l'autosacrifice du kamikaze peut-il être désirable pour un adolescent – les deux tiers des djihadistes ayant en effet entre 15 et 25 ans –, et qui plus est pour un jeune occidental, a priori peu concerné par l'idéal islamique blessé ?

La mort est bien plus désirable qu'on le croit : il y a près de 200.000 tentatives de suicide chaque année en France, 10.000 personnes en meurent effectivement, dont 1000 jeunes. Il y a aujourd'hui une offre de martyre adressée aux jeunes musulmans qui justifie et valorise ce désir de mourir par la défense d'une cause élevée. C'est donc l'offre qui transforme une tentation relevant du désespoir en acte héroïque. On ne raisonne pas suffisamment en termes d'offre et de demande, alors qu'il y a un marché de la mort désirable, ou du sacrifice. Les prédicateurs s'adressent à des adolescents qui sont attirés par la négativité, parce qu'ils vivent ce moment complexe de transition subjective et de désidéologie où ils ne peuvent plus adhérer au monde positif de l'enfance et cherchent à s'appartenir en se réinventant. Et on leur fait entrevoir qu'à travers le sacrifice, ils accéderont à une jouissance absolue, héroïque, ainsi qu'à un monde meilleur dans l'au-delà.

On donne un sens à la mort.

Mieux que cela, on donne un avenir à la mort et à l'autre monde, ce qui est d'ailleurs le sens de l'espérance religieuse. Ces jeunes ne sont pas des « gogos », comme certains le disent. Il y a des gens naïfs bien sûr, mais le désir de mourir existe et il n'est pas ridicule, on doit le prendre au sérieux.

Un débat a actuellement lieu entre chercheurs sur la pertinence de l'emploi du mot « radicalisation » pour décrire l'embrigadement djihadiste. Pourquoi, pour votre part, avez-vous décidé de vous emparer du terme?

Certains le considèrent comme une notion à trop large spectre, ce n'est pas faux, mais des catégories comme « délinquance » ou « criminalité » le sont aussi. En revanche, le fait que « radical » signifie « la racine » me paraît d'un grand intérêt. La radicalisation est en ce sens une tentative de trouver une racine. Et les jeunes qui se laissent prendre par l'islamisme radical sont d'abord à la recherche de racines. Ceux que j'avais rencontrés à ma consultation de Seine-Saint-Denis et qui adoptaient subitement un mode d'être ultra-islamiste étaient également mus par le désir de s'enraciner ou de se ré-enraciner dans le ciel, à défaut de le pouvoir sur terre, parce que tout autour d'eux témoignait du déracinement, leur histoire familiale, le paysage de la cité, l'image qu'on leur renvoyait ou l'avenir sans horizon...

A l'inverse, je récusé fermement la notion de « déradicalisation ». C'est absurde de proposer un nouveau déracinement comme traitement ; personne ne peut accepter d'être déraciné, de devenir un paria. La ligne à suivre, sur le plan psychique, est plutôt celle qui consiste à aider le jeune à retrouver sa singularité, perdue dans l'automatisme fanatique et la fusion dans un groupe d'exaltés. Cette abolition des limites individuelles, dans les groupes sectaires, est du reste ce qui favorise l'autosacrifice. Il s'agit donc d'entreprendre un travail de reconstruction du sujet, en tant que responsable de lui-même et de ses choix.

C'est parce que le sujet serait déjà d'une certaine façon mort à lui-même en tant qu'individu qu'il peut recourir à l'autosacrifice ?

J'avance une comparaison avec « le syndrome de Cotard », c'est un état mélancolique extrême qui fait perdre à la personne l'idée qu'il est un être corporel. J'appelle cela « la mélancolie de l'inhumain ». Les jeunes qui désirent le martyre veulent sortir de l'humain pour devenir des êtres surnaturels. L'au-delà est si ancré dans leur esprit par les discours des prédicateurs qui pénètrent leurs fantasmes inconscients à un moment où les frontières

entre le moi et le non-moi, le réel et l'irréel, la vie et la mort, sont si ébranlées, que le passage à l'acte auto-sacrificiel paraît finalement facile ; il est simplement conclusif. La mort imaginaire est si envahissante que la mort réelle devient insignifiante.

Vous écrivez que le surmusulman recherche une jouissance particulière qui est celle de « l'inceste homme-Dieu ».

L'humain est une espèce qui a la particularité d'être toujours travaillée par le désir de sortir de son espèce. Les anciens avaient bien compris cela. Je crois en effet que la tragédie avertit du fait que l'*hubris* des hommes apparaît quand ils se mettent à vouloir rejoindre la jouissance des dieux. Les fanatiques ne font rien d'autre en prétendant être dans une telle confusion avec Dieu qu'ils peuvent agir en son nom, comme s'ils étaient ses organes, et tuer en « allahant ».

Comment l'Islam peut-il, pour l'avenir, réaliser le dépassement du surmusulman ?

En proposant à la réflexion le surmusulman, mon intention n'est pas de dire que les musulmans sont devenus des « surhommes », mais au contraire d'avertir les musulmans que l'islamisme a instillé dans le Surmoi de leur culture des possibilités qu'ils doivent reconnaître et récuser. La grande tâche des musulmans aujourd'hui, c'est de retrouver le contraire du surmusulman et ce qui est l'un des fondements de leur éthique, à savoir l'humilité. Musulman veut dire « humble ». Il faut retrouver l'humilité de l'humble, et non pas l'humilité de l'humilié. Et que les musulmans arrêtent de s'innocenter du fait qu'on puisse produire du monstrueux de l'intérieur de l'islam. Oui, comme toutes les civilisations, l'Islam a produit du monstrueux qui aujourd'hui les menace, eux, leur civilisation et leur religion. Il faut vraiment qu'ils en aient conscience. Beaucoup le disent de l'extérieur, mais souvent avec la volonté d'humilier encore. Je souhaite que cela soit plus audible de l'intérieur.

Vous faites partie de ceux, de plus en plus rares, qui gardent un regard positif sur les révolutions arabes de 2011, pourquoi ?

C'est terrible d'adopter le point de vue des destructeurs de cet espoir qui est apparu et qui reviendra, j'en suis sûr. Il y a de nouvelles subjectivités politiques qui ont été semées. Mais qui a détruit les révolutions arabes ? C'est l'Arabie saoudite, les pays du Golfe, qui ont tout de suite, dans le cas de la Syrie, fourni des armes et transporté des djihadistes pour transformer une révolte pacifique en une révolte armée. En Tunisie, ils ont échoué parce que la société civile avait des ressorts, et surtout les femmes étaient là. Grâce à l'émancipation et à la présence obstinée des femmes, les islamistes ont constaté qu'ils ne pouvaient pas mener leur projet à terme, et même plus que ça, ils ont été contraints de participer à l'instauration d'une Constitution qui reconnaît la liberté de conscience, ce qui signifie la liberté de cesser d'être croyant ! Et la génération qui viendra après celle des 15-25 ans d'aujourd'hui exercera sa liberté de conscience : la fin du XXI^e siècle ne sera pas religieux dans le monde musulman. Je prends le risque de l'avancer, parce que je fais le pari de la raison humaine. Cette nouvelle jeunesse ne pourra qu'être trop dégoûtée par ce que le fanatisme a fait, et le dégoût pour la sauvagerie commise au nom de l'islam est en réalité déjà très profond dans le monde musulman. On en voit même les premiers effets. Ces derniers jours, par exemple, un débat est né en Tunisie après que le ministre des Cultes a appelé à faire apprendre le Coran par cœur aux enfants pendant les vacances. Des femmes ont aussitôt fait une levée de boucliers. A la télévision, certaines disaient : « Que va-t-on

apprendre à nos enfants, les versets où l'on recommande de tuer les apostats et de battre les femmes? Hors de question ! »

L'Europe a su trouver un mode d'organisation de la société qui a pu contenir les prétentions de la religion à régenter le monde. Et cela doit nous donner une leçon sur la fameuse « réforme théologique de l'islam ». Ces appels à « réformer l'islam » sont une tarte à la crème. Car la religion ne s'ouvre pas à la pensée de la liberté et au progrès social toute seule. C'est parce que la société change qu'on peut changer la religion. Le christianisme n'a été obligé d'évoluer que sous la pression d'une société qui s'était transformée, et ça continue aujourd'hui. En outre, il existe déjà des bibliothèques entières d'interprétations du Coran parmi lesquelles de très libérales. Je le répète, ce qui changera l'islam, ce sont les sociétés islamiques elles-mêmes. L'avenir n'est certainement pas entre les mains des théologiens ! Le changement de l'islam sera social, ou ne sera pas. Alors changeons les sociétés, le reste suivra.

Propos recueillis par Marie Lemonnier